

DOCUMENTS DE TRAVAIL

N°85

Septembre 2004



**BRAUDEL ET
SCHUMPETER : DEUX
MANIERES DE VOIR
LE CAPITALISME ?**

Fabrice DANNEQUIN

BRAUDEL ET SCHUMPETER : DEUX MANIERES DE VOIR LE CAPITALISME ?¹

BRAUDEL AND SCHUMPETER : TWO DIFFERENT WAYS TO CONSIDER CAPITALISM ?

Fabrice DANNEQUIN²

Résumé. Etudier le capitalisme peut se réaliser de façon fructueuse par la comparaison/confrontation d'auteurs comme Fernand Braudel et Joseph Schumpeter. Certes, le marché et le capitalisme sont imbriqués chez l'économiste, alors que chez l'historien les activités capitalistes ne constituent qu'une des modalités de l'échange au sein d'une tripartition. Néanmoins, dans les deux approches, les institutions, comme la monnaie et la concurrence, jouent un rôle fondamental. Le capitalisme connaît également un mouvement prenant la forme de cycles. Mais le moteur principal du système diffère : fondé sur l'entrepreneur chez Schumpeter, fruit d'un mouvement d'ensemble chez Braudel. Finalement, le rôle de l'individu constitue un des points de clivage entre ces deux analyses ouvertes sur les autres sciences sociales.

Abstract. Study of the capitalism can be made according to a profitable way by the comparison/opposition of authors like Fernand Braudel and Joseph Schumpeter. Indeed, the market and the capitalism are overlapped in the economist model, when in the historical model the capitalist activities are only one of the modalities of exchange in a tripartition. However, in the two models, institutions like money and concurrence play a fundamental role. Capitalism has also a motion with a cycle shape. But the main engine of the system differ : based on the entrepreneur in the Schumpeter model, resulted of a global motion in the Braudel model. Finally, the individual's role is one of the split between these two analyses open on the other social sciences.

© Laboratoire Redéploiement Industriel et Innovation
Université du Littoral Côte d'Opale, septembre 2004

¹ Je tiens à remercier pour leurs précieux conseils Sophie Boutillier et Henri Jorda, sans les impliquer dans les insuffisances, les limites voire les erreurs de ce travail, qui restent de ma seule responsabilité.

² Chercheur au Lab.rii, Université du Littoral, associé à Hermes, Université de Reims-Champagne-Ardenne.
fabrice.dannequin@libertysurf.fr

BRAUDEL ET SCHUMPETER : DEUX MANIERES DE VOIR LE CAPITALISME ?

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	4
L' "ESSENCE" DU CAPITALISME	4
<i>Le capitalisme selon Schumpeter : une vision « institutionnelle »</i>	4
Braudel et le capitalisme : le sommet de la vie économique	6
Concurrence, monnaie et capitalisme	7
L'HISTOIRE DU CAPITALISME	10
<i>De l'origine à la prégnance du capitalisme</i>	10
<i>Le mouvement au service de la permanence</i>	14
<i>Des « moteurs » différents</i>	17
<i>Le capitalisme peut-il survivre ?</i>	19
CONCLUSION	21
BIBLIOGRAPHIE	24

INTRODUCTION

Loin de se contenter des limites de leur discipline respective, l'histoire et l'économie, Fernand Braudel (1902 – 1985) et Joseph Schumpeter (1883 – 1950) se sont efforcés d'ouvrir les frontières vers d'autres sciences sociales. Leur objet, la longue durée, le changement sociétal, le capitalisme, le développement dans un langage plus actuel, ne pouvaient en effet s'appréhender de façon pertinente avec les canons de leur époque. Bref, l'histoire événementielle et "la" théorie néoclassique ne suffisent pas. Ils se rejoindront également pour ne pas prendre une voie marxisante, sans pour autant rejeter en bloc les travaux de l'auteur du *Capital*. Pour autant, il ne s'agit pas d'assimiler la pensée de l'un à celle de l'autre. Ainsi, si Schumpeter s'inspire souvent de Max Weber, Braudel le voue aux gémonies. De plus, l'historien ne se prive pas de remettre en cause le rôle central joué par l'entrepreneur chez Schumpeter. "Je ne crois pas que Josef Schumpeter ait raison de faire de l'entrepreneur le deus ex machina. Je crois obstinément que c'est le mouvement d'ensemble qui est déterminant et que tout capitalisme est à la mesure, en premier lieu, des économies qui lui sont sous-jacentes." (Braudel, 1985, p 67).

Dès lors, on pourrait conclure à une explication d'obédience holiste chez l'historien quand l'économiste pencherait vers une sorte de forme d'individualisme méthodologique et à une incompatibilité entre les deux approches. Cependant à être trop laconique, on risque de passer à côté de convergences qui apparaissent au sein des deux travaux. Convergences qui transparaissent par l'intérêt des deux auteurs pour la longue période, le politique, le social et l'histoire. Schumpeter mobilisera sans doute de plus en plus cette dernière quand Braudel n'hésitera pas à lire de nombreux économistes (Schumpeter³ bien sur, mais également Kuznets, Perroux et Galbraith entre autres...).

Ce papier vise à interroger les convergences et divergences des deux analyses du capitalisme. Le point de départ consistera à évoquer une définition du capitalisme selon Schumpeter et Braudel et ses caractéristiques. Si le capitalisme s'appréhende comme une totalité économique chez l'Autrichien, il ne constitue qu'une partie de "l'économique"⁴ pour l'historien. Ainsi, le marché et le capitalisme sont encadrés, imbriqués chez Schumpeter alors que Braudel évoque une tripartition, une division en 3 étages impliquant 3 logiques d'échanges. Néanmoins, la société "réelle" ne peut être nommée capitaliste chez aucun des deux auteurs. L'histoire et notamment la question de la genèse du capitalisme constitueront la trame de la seconde partie ; seront également évoqués les moteurs qui l'animent ainsi que son "avenir".

L'"ESSENCE" DU CAPITALISME

Le capitalisme selon Schumpeter⁵ : une vision "institutionnelle"⁶

"A society is called capitalist if it entrusts its economic process to the guidance of the private businessman. This may be said to imply, first, private ownership of non personal means of

³ Il n'hésite pas à écrire dans l'avant-propos au *Temps du monde* que "Josef Schumpeter, dans son ouvrage qui, pour nous historiens, est son chef-d'oeuvre – *History of Economic Analysis*, 1954 –, ne disait-il pas qu'il y a trois façons d'étudier l'économie : par l'histoire, par la théorie, par la statistique, mais que, si sa carrière était à recommencer, il se ferait historien ?" (Braudel, III, 1979, p 10).

⁴ Chez Braudel, l'économie qualifie en général l'étage du marché et du capitalisme (respectivement deuxième et troisième étage).

⁵ La définition du capitalisme change chez Schumpeter. Ainsi, si le marché apparaît explicitement en 1928 il disparaît par la suite (cf. Dannequin, 2004, p 4). Nous nous appuyons ici sur les "derniers" travaux de Schumpeter.

⁶ Et non pas institutionnaliste pour démarquer Schumpeter d'auteurs comme T. Veblen, J. K. Galbraith.

production, such as land, mines, industrial plant and equipment ; and, second, production for private account, *i. e.*, production by private initiative for private profit. But, third, the institution of bank credit is so essential to the functioning of the capitalist system, that, though not strictly implied in the definition, it should be added to the other two criteria" (Schumpeter, 1946, p 189).⁷ Schumpeter avance ainsi une définition institutionnelle du capitalisme. Institutions qui dépassent le champ de la loi, de l'Etat. "By "institutions" we mean in this course all the patterns of behavior into which individuals must fit under penalty of encountering organized resistance, and not only legal institutions (such as property or the contract) and the agencies for their production or enforcement" (Schumpeter, 1949, p 438).⁸ Notons un grand absent : le marché. Mais, si le terme s'éclipse⁹, ce n'est que de façon explicite. Implicitement, Schumpeter lie le "marché " et le "capitalisme" (Lakomski-Laguerre, 2002). "La société mercantile est définie par un système institutionnel dont il suffit de mentionner deux éléments : la propriété privée des moyens de production et la régulation du processus productif par le contrat (ou la gestion ou l'initiative) privée /.../ [La société capitaliste], cas particulier de la société mercantile, est caractérisée par le phénomène additionnel de la création du crédit - de la pratique, à laquelle se rattachent tant de traits distinctifs de la vie économique moderne, consistant à financer les initiatives au moyen du crédit bancaire, c'est-à-dire avec de la monnaie (billets ou dépôts) fabriquée ad hoc. /.../ cependant, la société mercantile, en tant qu'alternative au socialisme, se manifeste toujours en pratique sous la forme spécifique du capitalisme" (Schumpeter, 1947, pp 223-224).

Néanmoins, ce portrait s'avère trop "statique". "En fait, l'économie capitaliste n'est pas et ne saurait être stationnaire. Et elle ne se développe pas simplement à une allure régulière. Elle est, au contraire, constamment révolutionnée de l'intérieur par des initiatives nouvelles, c'est-à-dire par l'intrusion dans la structure productive, telle qu'elle existe à un moment donné, de nouvelles marchandises ou de nouvelles méthodes de production ou de nouvelles possibilités commerciales. Toutes les structures existantes et toutes les conditions de vie des affaires sont soumises à un processus de transformation continue. Toute situation est bouleversée avant qu'elle ait eu le temps de se réaliser complètement. Dans la société capitaliste, progrès économique est synonyme de bouleversement" (Schumpeter, 1947, p 53).

La destruction créatrice constitue le processus normal du capitalisme. Le déclin et l'essor de nouvelles firmes sous la pression de la concurrence, le désir de création caractérisent l'évolution. Le déséquilibre, l'instabilité sont inhérents à la société capitaliste. L'entrepreneur ou plutôt les troupes d'entrepreneurs constituent la force, le moteur du changement économique. Ces derniers affrontent des résistances voire des oppositions aux changements, à la nouveauté. Schumpeter écrit ainsi que "the great majority of changes in commodities consumed has been forced by producers on consumers who, more often than not, have resisted the change and have had to be educated up by elaborate psychotechnics of advertising"

⁷ On remarquera l'ambivalence du crédit essentiel au fonctionnement du capitalisme (il permet de financer l'innovation) mais non strictement intégré dans la définition.

⁸ Odile Lakomski (2002, p 165) part de la monnaie et donc du crédit dans son évocation de la théorie de Schumpeter. Elle constitue une "priorité logique d'une représentation des phénomènes économiques" car "Schumpeter définit le capitalisme, non pas seulement par rapport à l'entrepreneur ou à l'innovation, mais aussi et surtout par *l'existence d'un système de crédit*. Cette proposition est fondamentale : la monnaie n'est pas un simple appendice, elle est bien la condition pour pouvoir penser le système capitaliste." Nous n'adhérons pas à ce primat de la monnaie chez Schumpeter quant à l'explication de l'évolution : l'entrepreneur nous semble davantage mis en avant pour endosser le maillot jaune, ce qui ne signifie pas que Schumpeter adhère à une explication monocausale.

⁹ Schumpeter définit le capitalisme en 1928 par trois éléments : la propriété privée ; la production pour un marché ; le crédit.

(Schumpeter, 1939, tome I, 73). Plus tard, Galbraith poursuivra cette voie dans la théorie de la filière inversée.

Ainsi, l'individu ou plutôt certains individus, l'initiative individuelle joue un rôle considérable dans le changement sociétal. Il serait néanmoins hâtif d'abonder vers une totale liberté d'action. Cet élément constitue, un point de clivage important entre les deux auteurs.

Braudel et le capitalisme : le sommet de la vie économique

L'édifice de la société selon Braudel se compose de 3 étages : la "vie matérielle" ; "la vie économique" correspondant au marché et le "capitalisme"¹⁰. Le "rez-de-chaussée" (Braudel, III, 1979, p 546) se caractérise par l'autoconsommation, le hors marché, l'économie de la maison. Le monde économique ne semble véritablement débiter qu'au deuxième étage ; en effet "L'économie commence au seuil de la *valeur d'échange*." (Braudel, II, 1979, p 7).

Au deuxième étage, le marché¹¹ relie l'univers de la production et de la consommation à travers boutiques¹², colporteurs etc. Il constitue ainsi un ensemble d'institutions, même si Braudel ne l'évoque pas en ces termes, puisqu'il est encadré, surveillé. Finalement, "L'économie, au sens où nous voudrions utiliser le mot, c'est le monde de la transparence et de la régularité où chacun peut savoir à l'avance, instruit par l'expérience commune, comment se dérouleront les processus de l'échange." (Braudel, II, 1979, p 543). Enfin, "Au-dessus des marchés, des boutiques, du colportage se situe, aux mains d'acteurs brillants, une puissante superstructure des échanges. C'est l'étage des rouages majeurs, de la grande économie, forcément du capitalisme^{13 14} qui n'existerait pas sans elle." (Braudel, II, 1979, p 77). Ici règnent les grands marchands, les acteurs qui peuvent choisir, qui peuvent changer d'activité au gré des opportunités de profit. Des acteurs qui trichent, contournent les règles, les normes. "la zone par excellence de l'économie de marché multiplie les liaisons à l'horizontale entre les divers marchés ; un certain automatisme y lie d'ordinaire offre, demande et prix. Enfin, à côté ou mieux au-dessus de cette nappe, la zone du contre-marché est le règne de la débrouille et

¹⁰ Insistons : le capitalisme n'est donc en aucun cas synonyme d'économie de marché. Alors que selon Schumpeter, le capitalisme constitue une forme de société mercantile.

¹¹ Braudel reste prudent et "n'universalise" pas "le" marché : "le mot [marché], en soi, est très équivoque. D'une part, on l'applique, dans son sens très élargi, à toutes les formes de l'échange pour peu qu'elles dépassent l'autosuffisance, à tous les rouages élémentaires et supérieurs que nous venons de décrire, à toutes les catégories qui concernent les surfaces marchandes (marché urbain, marché national), ou à tel ou tel produit (marchés du sucre, des métaux précieux, des épices). Le mot est alors l'équivalent d'échange, de circulation, de distribution. D'autre part, le mot marché désigne souvent une forme assez large de l'échange, dite aussi l'économie de marché, c'est-à-dire un système. La difficulté, c'est :

-que le complexe du marché ne se comprend que replacé dans l'ensemble d'une vie économique et non moins d'une vie sociale qui changent avec les années ;

-que ce complexe ne cesse d'évoluer lui-même et de se transformer, donc de ne pas avoir, d'un instant à l'autre, la même signification ou la même portée." (Braudel, II, 1979, pp 256-257).

¹² La boutique et la bourse en comparaison des foires et autres marchés urbains constituent des innovations au sens schumpeterien puisqu'ils permettent un échange continu. Braudel évoque un triomphe de ce dernier au XVIIème siècle (Braudel, 1985, p 30).

¹³ Ce dernier renvoie aux termes de "capital, réalité tangible, masse de moyens aisément identifiables, sans fin à l'oeuvre" et de "capitaliste, l'homme qui préside ou essaie de présider à l'insertion du capital dans l'incessant processus de production à quoi les sociétés sont toutes condamnées ; le capitalisme, c'est, en gros (mais en gros seulement), la façon dont est conduit, pour des fins peu altruistes d'ordinaire, ce jeu constant d'insertion." (Braudel, 1985, p 52).

¹⁴ Braudel évoque également un "microcapitalisme". Ainsi au XIIIe, "On ne saurait dire, vu mille incertitudes, si le régime mêlé des marchands et des artisans en boutique (chaussiers, épiciers, merciers, drapiers, tapissiers, bourreliers...) porte déjà en son sommet un micro-capitalisme, mais c'est vraisemblable." (Braudel, II, 1979, p 371). Le marché privé tend alors "à éliminer la concurrence, à promouvoir à la base un microcapitalisme qui, en substance, suit les mêmes voies que le capitalisme des activités supérieures de l'échange." (Braudel, II, p 489).

du droit du plus fort. C'est là que se situe par excellence le domaine du capitalisme – hier comme aujourd'hui, avant comme après la Révolution industrielle." (Braudel, II, 1979, pp 264-265). Le capitalisme, à l'encontre de toute transparence, allonge la chaîne entre le producteur et le consommateur. "Plus ces chaînes s'allongent, plus elles échappent aux règles et aux contrôles habituels, plus le processus capitaliste émerge clairement." (Braudel, 1985, p 58). Le commerce "international" en constitue l'activité fondamentale, vecteur de "surprofit". "La supériorité incontestable /.../ du commerce au long cours, c'est la concentration qu'il autorise et qui fait de lui un moteur sans égal pour la reproduction et l'augmentation rapide du capital." (Braudel, II, 1979, p 481)¹⁵.

Néanmoins, loin de recourir à une vision téléologique d'obédience marxisante ou libérale, Braudel convoque des facteurs politiques et économiques. "Passer du marché régional au marché national¹⁶, en cousant ensemble des économies d'assez court rayon, quasi autonomes et souvent fortement individualisées, n'a donc rien eu de spontané. Le marché a été une cohérence imposée à la fois par la volonté politique, pas toujours efficace en la matière, et par les tensions capitalistes du commerce, notamment du commerce extérieur et à longue distance. Un certain épanouissement des échanges extérieurs a précédé, d'ordinaire, l'unification laborieuse du marché national. Voilà qui nous incite à penser que les marchés nationaux devraient, par priorité, se développer au centre ou à proximité du centre d'une économie-monde, dans les mailles mêmes du capitalisme." (Braudel, III, 1979, pp 235 et 237).

Ainsi l'économie, quelle que soit d'ailleurs l'époque à laquelle on s'intéresse, est structurée par ces trois étages. Mais l'importance de ces trois étages varie : "je ne prétends pas, au contraire, que cette économie de marché, proche de la concurrence, recouvre toute l'économie. Elle n'y parvient pas plus aujourd'hui qu'hier bien que dans des proportions et pour des raisons tout à fait différentes. Le caractère partiel de l'économie de marché peut tenir, en effet, soit à l'importance du secteur d'autosuffisance, soit à l'autorité de l'Etat qui soustrait une partie de la production à la circulation marchande, soit tout autant, ou plus encore, au simple poids de l'argent qui peut, de mille façons, intervenir artificiellement dans la formation des prix. L'économie de marché peut donc être sapée par le bas ou par le haut, dans des économies attardées ou très avancées." (Braudel, II, p 262). Cependant, les deux derniers siècles ont vu l'extension de l'importance de l'étage capitaliste.

Nous reviendrons sur cet aspect dans l'évocation de l'histoire du capitalisme. Auparavant intéressons nous à deux institutions importantes : la monnaie et la concurrence.

Concurrence, monnaie et capitalisme

Schumpeter et Braudel divergent quant à l'acception retenue du capitalisme. Le premier le caractérise par le mouvement, impulsé par des individus qui introduisent du nouveau au sein de la société, le second en fait l'étage d'une certaine liberté, d'un contre-marché où la concurrence ne constitue pas la norme. "le principal privilège du capitalisme, aujourd'hui comme hier, reste la liberté de *choisir* – un privilège qui tient, tout à la fois, à sa position

¹⁵ Schumpeter note également l'importance du commerce international : "Interlocal and international trades was, however, by far the most important line of early capitalist endeavour." (Schumpeter, 1946, p 190).

¹⁶ Braudel, évoque la constitution du marché national aux environs du XVIII^e siècle, "moment" variable selon les pays. Le marché national "désigne /.../ la cohérence économique acquise d'un espace politique donné, cet espace étant d'une certaine ampleur, avant tout le cadre de ce que nous appelons l'Etat territorial et que l'on appelait hier plus volontiers l'Etat national." (Braudel, III, 1979, p 235).

sociale dominante, au poids de ses capitaux, à ses capacités d'emprunt, à son réseau d'information, et non moins à ces liens qui, entre les membres d'une minorité puissante, si divisée qu'elle soit par le jeu de la concurrence, créent une série de règles et de complicités /.../ il laisse aujourd'hui, hors de ses prises, d'importants volumes d'activité, il les abandonne à une économie de marché qui tourne d'elle-même, à l'initiative des petites entreprises, à l'acharnement artisanal et ouvrier, à la débrouille des petites gens." (Braudel, III, 1979, pp 539 et 540). Le capitalisme ne rime pas avec concurrence, cette dernière est l'apanage de l'étage précédent. "[les capitalistes] ont la supériorité de l'information, de l'intelligence, de la culture. Et ils saisissent autour d'eux ce qui est bon à prendre – la terre, les immeubles, les rentes... Qu'ils aient à leur disposition des monopoles ou simplement la puissance nécessaire pour effacer neuf fois sur dix la concurrence, qui en douterait ?" (Braudel, 1985, p 61). Les autres étages de la société peuvent également contribuer à une réduction de la concurrence et à un développement des tendances monopolistiques. "Je ne prétends pas, au contraire, que cette économie de marché, proche de la concurrence, recouvre toute l'économie. Elle n'y parvient pas plus aujourd'hui qu'hier bien que dans des proportions et pour des raisons tout à fait différentes. Le caractère partiel de l'économie de marché peut tenir, en effet, soit à l'importance du secteur d'autosuffisance, soit à l'autorité de l'Etat qui soustrait une partie de la production à la circulation marchande, soit tout autant, ou plus encore, au simple poids de l'argent qui peut, de mille façons, intervenir artificiellement dans la formation des prix. L'économie de marché peut donc être sapée par le bas ou par le haut, dans des économies attardées ou très avancées." (Braudel, II, 1979, p 262).

Schumpeter relie également le capitalisme et le monopole¹⁷. Mais ce dernier ne signifie pas une suppression de la concurrence puisqu'il ne peut être que temporaire. Le monopole constitue d'ailleurs un élément essentiel à l'innovation et donc au progrès économique ; sans lui point d'innovation. "Investir à long terme quand les conditions se modifient rapidement (et notamment, quand elles changent ou peuvent changer à tout moment sous le choc de techniques ou produits nouveaux) constitue un exercice à peu près aussi hasardeux que celui consistant à tirer sur une cible, non seulement indistincte, mais encore mobile – et, qui plus est, se déplaçant par saccades" (Schumpeter, 1947, p 122). Et plus loin...

"dans la mesure où l'on considère *exclusivement* leur influence à long terme sur la production totale, des procédés tels que la prise sous contrôle financier d'entreprises concurrentes, inexpugnables par tout autre moyen, ou l'obtention de privilège constituant aux yeux du public, une arme déloyale (tarifs ferroviaires de faveur) apparaissent sous un jour tout différent : la mise en œuvre de tels procédés peut être *éventuellement* nécessaire pour écarter les obstacles que l'institution de la propriété privée dresse sur la voie du progrès" (Schumpeter, 1947, p 124).

Les travaux de Schumpeter contiennent ainsi une défense du brevet¹⁸ et d'autres pratiques limitant la concurrence temporairement dans le but de susciter l'innovation. On s'éloigne d'une apologie de la concurrence de petites unités : Schumpeter constate du reste l'efficacité d'un capitalisme structuré par la grande firme¹⁹. "Nous sommes obligés de reconnaître que l'entreprise géante est finalement devenue le moteur le plus puissant de ce progrès et, en particulier, de l'expansion à long terme de la production totale ; or, ces résultats ont été acquis, nous ne dirons pas seulement *malgré*, mais, dans une mesure considérable, *par* cette stratégie dont l'aspect est malthusien quand on l'observe dans un cas spécifique et à un moment donné"

¹⁷ Pour plus de détails sur la concurrence et le monopole chez Schumpeter cf. Dannequin, 2004, pp 8-11.

¹⁸ Par exemple cf. Schumpeter, 1947, p 122.

¹⁹ Mais cette extension des grandes organisations bureaucratiques, rationalisées portent en elles les germes du socialisme (cf. plus bas, Le capitalisme peut-il survivre ?).

(Schumpeter, 1947, p 147). Vecteur de cette efficacité, la prégnance des "monopoles" permet une baisse des coûts et des salaires plus importants²⁰. "*Also it is clear that the potentialities of mass production can be fully realized only by concerns that are beyond the size compatible with perfect competition. Finally, the wages paid in the largest concerns are, more often than not, higher than the wages paid elsewhere for comparable work*" (Schumpeter, 1946, p 200, nous soulignons).

Cependant, Schumpeter ne conclut pas à la fin de la concurrence au sein du capitalisme, puisque les firmes sont toujours sous la menace potentielle de "nouveaux entrants". Cette menace virtuelle s'écarte du monde paisible de la concurrence parfaite où chacun, à l'équilibre, se trouve satisfait. La dynamique du capitalisme chez Schumpeter conduit à une importance croissante de la grande firme, de l'organisation. Pour survivre, les acteurs du capitalisme doivent impulser des changements qu'ils trouveront dans les étages inférieurs chez l'historien, ou bien en changeant d'activité. Chez Schumpeter, la taille et les modifications institutionnelles qui l'accompagnent nuisent à toute évolution. Chez Braudel, le capitalisme s'oppose aux étages inférieurs de la société par sa puissance, sa taille. Les grandes structures existent depuis longtemps. "*L'organisation, comme l'on dit aujourd'hui, continue à tourner le marché. Mais on a tort de considérer que c'est là un fait vraiment nouveau.*" (Braudel, 1985, p 115).

Odile Lakomski-Laguerre (2002) évoque les travaux peu connus de Schumpeter sur la monnaie (sans doute du fait d'un obstacle linguistique). La théorie monétaire de Schumpeter repose ainsi sur le concept de "comptabilité sociale". "Cette notion signifie que la monnaie est identifiée à un mécanisme d'enregistrement et de compensation des dettes et des créances, formées à l'occasion des opérations d'échanges. Dès lors, elle n'est ni une marchandise, ni un pur signe, mais un *mode d'organisation des rapports économiques* qui relève à la fois des actions individuelles et de la totalité sociale. Autrement dit, la monnaie est une *institution* indispensable à la représentation de l'économie." (Lakomski-Laguerre, 2002, p 22).

Braudel de son côté souligne fréquemment le rôle de la monnaie comme vecteur d'échange mais se penche également sur la compensation. Les foires, qui appartiennent au monde du capitalisme, ne sont pas uniquement fondées sur l'échange marchand. "En effet, une confrontation de dettes qui, se détruisant les unes les autres, fondent comme neige au soleil : ce sont les merveilles du *scontro*, de la compensation." (Braudel, II, 1979, p 87). Ce qui reste des dettes est souvent payé par une "promesse de paiement sur une place (lettre de change), soit par report du paiement à la foire suivante." Bref, il y a création de crédits²¹.

De son côté, et au-delà de la nécessité d'une monnaie pour l'échange, Schumpeter insiste sur le crédit comme le moyen de financer l'innovation, ce qui va révolutionner le monde économique. En rupture avec certaines analyses économiques où l'épargne engendre la croissance, Schumpeter lui substitue le crédit. "L'édifice de l'industrie moderne n'aurait pu être élevé sans lui, il fertilise les moyens présents, il rend jusqu'à un certain point l'individu indépendant de la propriété héréditaire, dans la vie économique le talent est "monté sur des dettes et galope vers le succès""(Schumpeter, 1926, p 99). En effet, "grâce à lui, celui qui veut

²⁰ Il faudrait développer cet argument mobilisé aussi comme moyen de défense des firmes multinationales dans les pays "en développement". Néanmoins, la politique d'externalisation, l'utilisation de la sous-traitance par les grandes firmes n'engendrent-elles pas une pression à la baisse des salaires, résultat d'une mise en concurrence des salariés dans des petites firmes peu syndiquées ?

²¹ Braudel (II, 1979, p 88) évoque également une possible prédominance de cette activité de crédit, de finance, sur les échanges de marchandises au cours des foires à certain moment. Ainsi, les foires de Champagne connaissent leur apogée vers 1260, mais maintiennent un assez important marché des capitaux jusque vers 1320.

exécuter de nouvelles combinaisons, renchérit sur les producteurs du circuit qui participent au marché des moyens de production et leur arrache les quantités de moyens de production qui lui sont nécessaires" (Schumpeter, 1926, p 102). Braudel le rejoint dans la réfutation d'une épargne comme condition nécessaire et suffisante à la croissance. "Il faut donc se garder de considérer l'épargne et l'accumulation comme des phénomènes purement quantitatifs, comme si un certain taux d'épargne ou un certain volume d'accumulation étaient, en quelque sorte, dotés du pouvoir de déclencher presque automatiquement l'investissement créateur et un nouveau taux de croissance. /.../ Chaque société a ses façons d'épargner, ses façons de dépenser, ses préjugés, ses incitations ou ses freins à l'investissement." (Braudel, II, 1979, pp 470 et 471).

Enfin, chez les deux auteurs, le capitalisme existe depuis longtemps. "All these institutions and practices, including speculation, were well developed, at least in a number of business centres, by the middle of the 16th century, but none of them were then entirely new." (Schumpeter, 1946, p 190). Cependant aucun des deux auteurs ne conclut à une hégémonie complète du capitalisme : ni Schumpeter ni Braudel ne considère que le capitalisme épuise la réalité sociale (politique, économique, sociologique). Schumpeter élabore un idéaltype ne pouvant appréhender toute la réalité. Dans les deux approches, la monnaie-crédit apparaît comme l'institution essentielle qui permet le développement des échanges (Braudel) et le financement de la nouveauté (Schumpeter). Par contre, la concurrence se limite à une portion de la société pour l'historien quand elle concerne, selon l'économiste, toute la vie économique. Leur point commun réside dans le rejet d'une concurrence simpliste où de petites entreprises s'affrontent tout en respectant les "règles du jeu". Le capitalisme se fonde sur le rejet de la routine qui inclut parfois les normes en vigueur.

Reste donc à s'interroger sur la pérennité du capitalisme, mais auparavant, évoquons sa genèse et son "histoire"...

L'HISTOIRE DU CAPITALISME

De l'origine à la prégnance du capitalisme

Le capitalisme n'est pas survenu en un jour, ni en sept d'ailleurs. Son extension, son expansion ont pris du temps. Selon Braudel, "Le capitalisme ne sera pleinement en place que lorsque le capital accumulé sera utilisé au maximum, le 100 % n'étant jamais atteint évidemment." (II, 1979, p 454).

Schumpeter (1946) évoque divers états historiques comme le résume le tableau ci-dessous.

Evolution du capitalisme	Période	Caractéristiques principales	Secteurs concernés ou moteurs
<i>Essor du Capitalisme</i>	Du VIII ^e au XVI ^e et notamment Epoque féodale* mais caractéristiques existent dans monde gréco-romain ("factories producing for markets ; there were bankers ; and merchants that traded internationally." (Schumpeter, 1946, p 189).		Commerce internationale et "interlocal", réponse aux besoins financiers des "princes spirituels et temporels", exploitation de privilèges. (Schumpeter, 1946, p 190).

<i>Capitalisme mercantile</i>	XVI ^e au XVIII ^e	Développement des états nationaux (Schumpeter, 1946, p 192)	Commerce, finance
<i>Capitalisme intact</i>	XIX ^e	Laissez-faire ; démocratisation ; retrait de l'Etat et de la bureaucratie.	Révolution dans l'agriculture puis dans l'industrie (Schumpeter, 1946, p 193). Age de l'acier et de la vapeur
<i>Capitalisme régulé ou entravé</i>	Début XX ^e à 1945 ?	Développement des grandes firmes ; développement de la bureaucratie de la vie économique ; développement de l'hostilité au capitalisme	
<i>Capitalisme guidé ou socialisme</i>	En 1950 proche du socialisme aux Etats-Unis (Schumpeter, 1950, p 438)		

Source : d'après Dannequin, 2004.

Schumpeter voit dans le "capitalisme intact" la forme la plus "pure" de ce type société, un quasi aboutissement qui marque son apogée : "A society in which class structure, beliefs, values, attitudes, and policy are perfectly adjusted to each other or, to put it differently, are all consistent with each other, we shall call an *intact society*". (Schumpeter, 1948, p 429). Le champ politique aussi bien que social, la civilisation, sont cohérents, sont en phase. La politique économique n'entrave pas l'initiative privée, le budget est équilibré, et le système fiscal est quasiment neutre sur la répartition du revenu et sur le commerce (Schumpeter, 1946, p 193). Le pouvoir politique n'est pas aux mains des bourgeois, mais les gouvernants ont adopté leur point de vue (Schumpeter, 1946, p 193). Ce cas fort rare, selon Schumpeter, existe lorsque les groupes d'affaires et les politiques sont réunis par des liens familiaux. "For a time, the United States offers one of the few instances of almost perfect parallelism between economic and institutional developments, safeguarded in part by the facts that the business groups and political were practically identical and that both pivoted on a relatively small circle of closely connected families that wasn't however, always, ready to admit rising outsiders at least whenever these were of a similar type." (Schumpeter, 1949, p 443).

Néanmoins, il ne faut pas voir les différents capitalismes comme une succession de sociétés l'une balayant l'autre. Entre des modèles "purs" s'intercalent des "états transitionnelles"²² (Schumpeter, 1948, p 430). La structure de classe et le système de valeurs/croyances ne correspondent plus. Les problèmes de ces états sont d'ailleurs spécifiques. La société tend vers le blocage. Ainsi, en 1948, "we still rely in the United States upon the motive and mechanisms of private-property economy. But we tax it in a way that will not allow it to function properly. We still retain the principle that wages are fixed by private contract, which means that they should vary according to the business conditions that prevail. But we do not allow them to do so" (Schumpeter, 1948, p 437).

Les "modèles" proposés par Schumpeter, ne sont au final que des idéaux-types qui n'existent pas dans la réalité. "It is the essence of the social process. A purely capitalist society – consisting of nothing but entrepreneurs, capitalists, and proletarian workmen would work in ways completely different from those we observe historically, *if indeed it could exist at all*" (Schumpeter, 1943, p 177, l'auteur souligne). Ces constructions intellectuelles ne constituent

²² Que l'on pourrait appeler société en "crise" (?)

que des outils pour aider le chercheur. Aucune société historique ne peut atteindre les formes décrites par Schumpeter et sans doute pas la forme la plus "pure" du capitalisme à savoir le "capitalisme intact" ; elles peuvent néanmoins s'en approcher. "every society contains, at any given time, elements that are the products of different social systems" (Schumpeter, 1943, p 176).

Loin d'une révolution, les transformations sont finalement assez lentes. "Surveying the course of economic history, we find no sharp break anywhere, but only slow and continuous transformation" (Schumpeter, 1946, p 189). En effet, le monde capitaliste n'a pas surgi *ex nihilo* remplaçant de but en blanc le monde médiéval en un laps de temps très court. La firme capitaliste, les institutions et pratiques fondamentales du capitalisme comme le crédit, le commerce, existaient déjà dans le monde antique²³ (Schumpeter, 1946, p 189). L'essor du capitalisme se développa à l'intérieur du monde médiéval, dans des îlots, des poches. Les obstacles sont multiples. Ainsi les corporations limitent les innovations et la production et se déploient dans un cadre réglementaire imposant (Schumpeter, 1954, I, p 254). Néanmoins, l'initiative reste possible malgré le fait que les individus vecteurs de changement soient "eux-mêmes produits d'un monde où l'organisation et l'action "en corps" étaient choses consacrées, et ils n'avaient rien à objecter aux codes "éthiques" et religieux qui leur imposaient une conduite normalisée, jusque dans leurs réunions de prières" (Schumpeter, 1954, I, p 215).

Des individus dotés "d'une énergie supranormale" s'affranchirent des réglementations des guildes en allant s'installer en dehors de villes où ces poids étaient trop importants (Schumpeter, 1946, p 190). Les raisons de ce comportement résident dans la recherche de prestige, d'une mobilité sociale ascendante en se consacrant à la fonction sociale la plus adéquate, la plus valorisée du "moment". "Les principales avenues conduisant vers la promotion sociale et les gros revenus consistaient dans l'Eglise (presque aussi accueillante tout au long du Moyen Age qu'elle l'est de nos jours) et aussi dans la hiérarchie des seigneurs militaires - parfaitement accessible, jusqu'au XII^e siècle, à tout homme physiquement et moralement qualifié et qui ne s'est jamais complètement fermée ultérieurement. Cependant les capacités et les ambitions hors série ne commencèrent à se diriger vers une troisième avenue, celle des affaires, qu'à partir de l'époque où se révélèrent les chances ouvertes aux entreprises capitalistes - d'abord commerciales et industrielles, puis minières, enfin industrielles. Certes, ces initiatives furent couronnées par des succès rapides et éclatants, mais on s'est grandement exagéré le prestige social qui les a entourées à l'origine." (Schumpeter, 1947, p 172).

Reste à savoir à quelle date, même approximative, on peut associer le début du capitalisme. Braudel et Schumpeter ne proposent pas un moment précis et définitif qui résoudrait la question de la genèse du capitalisme. Aujourd'hui encore, "c'est un problème insoluble comme le souligne John Day, par manque de documents ou, plus sûrement, par manque de cause première." (cité in Jorda, 2002, p 19).

En 1939, Schumpeter propose de lier la genèse du capitalisme à la création de crédit : "in the same sense as the discovery of arms in some prehistoric deposit gives the practical certainty of the presence of the practice of fighting" (Schumpeter, 1939, I, p 224). Il écrit ainsi dans le tome 1 de *l'Histoire de l'analyse économique* : "A cause de l'importance du montant financier de la production et du commerce capitalistes, l'évolution du droit et l'emploi des billets négociables et des dépôts "créés" offrent peut-être la meilleure indication que nous ayons pour dater l'essor du capitalisme. Autour de la Méditerranée, les uns et les autres apparurent au

²³ Schumpeter ne date pas précisément la naissance de ces divers éléments et notamment des banques.

cours du XIV^e siècle, quoique leur négociabilité ne se soit pas affirmée avant le XVI^e" (note 1, p121).

Fernand Braudel ne diverge pas beaucoup sur cette "date" : "avancer que l'économie-monde, bâtie au XVI^e siècle sur l'Europe, n'est pas la première qui s'appuie sur l'étroit et prodigieux continent, c'est poser *ipso facto* l'affirmation que le capitalisme n'a pas attendu le XVI^e siècle pour faire sa première apparition. Je suis d'accord ainsi avec le Marx qui a écrit (pour s'en repentir ensuite) que le capitalisme européen (il dit même la *production capitaliste*) a commencé dans l'Italie du XIII^e siècle." (Braudel, III, 1979, p 44). Il rejoint à nouveau Schumpeter au sujet d'une certaine "lenteur" de l'évolution sociale : "Je ne crois pas, en général, aux mutations sociales rapides, en coups de théâtre. Même les révolutions ne sont pas des coupures totales. Quant à la promotion sociale, elle s'active avec les essors économiques, jamais cependant la bourgeoisie ne sort de sa condition en rangs très serrés puisque la proportion des privilégiés reste limitée par rapport à l'ensemble de la population. Et, par conjoncture maussade, la classe supérieure se barricade ; bien adroit alors qui en forcerait les portes." (Braudel, III, 1979, p 48). Quant à la nouveauté elle s'avère aussi, pour Braudel, bien relative... "Songeant à elles [les villes marchandes du Moyen Age], Paul Grousset va jusqu'à dire : "Le capitalisme contemporain n'a rien inventé." "On ne peut rien trouver, renchérit Armando Saponi, même aujourd'hui, y compris l'*income tax*, qui n'ait eu son précédent dans la génialité d'une république italienne." Et c'est vrai, lettres de change, crédit, frappes monétaires, banques, ventes à terme, finances publiques, emprunts, capitalisme, colonialisme et non moins troubles sociaux, sophistication de la force de travail, lutte des classes, cruautés sociales, atrocités politiques, tout est déjà là à pied d'œuvre." (Braudel, III, 1979, p 73).

La divergence surgit de l'aspect fondamental d'une opposition méthodologique : pour caricaturer : holisme/structuralisme versus individualisme méthodologique. Ainsi les villes-Etats constituent les premiers cœurs, les premiers centres qui dominent les économies-monde. Finalement, ce sont les mouvements d'ensemble qui entraînent le "développement" puis le "déclin" se matérialisant par un déplacement du centre de gravité de l'économie mondiale. Mais encore faut-il comprendre que le capitalisme s'avère porté par l'économie de marché et donc que son rôle "comme promoteur du monde moderne" est exagéré²⁴ (Braudel, 1985, p 70). Si la copie, l'imitation des leaders s'avère fondamentale pour l'évolution chez Schumpeter, on retrouve cet élément chez Braudel. Les villes-centres se copient en effet les unes les autres ; comme les Anglais copieront plus tard les Italiens²⁵. L'expérience s'ajoute à l'imitation. En effet, un des vecteurs de développement capitaliste repose sur une tendance à l'"industrialisation endémique" de l'Europe depuis le XI^e siècle (Braudel, III, 1979, p 480). La Révolution anglaise de la fin du XVIII^e a été précédée par d'autres poussées dans l'industrialisation ou la technique : au XI^e avec l'expansion des moulins ; au XV^e une expansion minière en Allemagne, etc. (Braudel, III, 1979, pp 473 et 475). Sans oublier, que la vapeur était connue à Alexandrie entre 100 et 50 avant Jésus-Christ. "Si brillant qu'il soit intellectuellement, le long chapitre alexandrin se clôt, un beau jour, sans que ses inventions – dont la particularité était pourtant d'être tournée vers l'application *technique* : Alexandrie a

²⁴ Braudel est d'ailleurs moins extatique que Schumpeter devant les bienfaits du capitalisme. Cf. Braudel, II, 1979 : la partie intitulée "Les hiérarchies sociales" (pp 552-618) et tout particulièrement les deux paragraphes "Au-dessous du plan zéro" (pp 606-615) et "Sortir de l'enfer" (pp 615-618). Pour une évocation de l'apologie du capitalisme par Schumpeter cf Dannequin, 2004, pp 24-26.

²⁵ Braudel (III, 1979, p 476) évoque un espionnage industriel de 2 ans au XVIII^e afin de copier un moulin qui fonctionnait automatiquement à Bologne, dès le début du XVII^e. Rejetant une avance fondée sur la technique il écrit "Si la mécanisation avait été la seule cause de la Révolution industrielle, l'Italie aurait précédé l'Angleterre." (Braudel, III, 1979, p 476).

même fondé une école d'ingénieurs au III^e siècle – se soient traduites par une révolution quelconque de la production industrielle." (Braudel, III, 1979, p 470).

Braudel serait aussi sans doute agacé par la prédominance du capitalisme industriel des économistes notamment. "Alors peut-on parler d'un capitalisme "industriel" qui serait le "vrai" capitalisme, succédant triomphalement au capitalisme marchand (le faux) et finalement, à contre cœur, cédant le pas à l'ultramoderne capitalisme financier ? Les capitalismes bancaires, industriel et *commercial* (car le capitalisme n'a jamais cessé d'être au premier chef marchand) coexistent tout au long du XIX^e siècle, et déjà avant le XIX^e siècle, et bien après le XIX^e siècle." (Braudel, III, 1979, p 527). Les changements dans les priorités, les investissements, les paris des capitalistes reposent tout simplement sur les opportunités de profit.

Le mouvement au service de la permanence

A la différence de Braudel, Schumpeter n'envisage l'existence de cycles Kondratief que comme spécificité du capitalisme. Contrairement à de nombreux économistes, ce dernier considère d'ailleurs les oscillations de longue période comme des éléments normaux, consubstantiels au processus capitaliste : "à peu d'exceptions près, dont Marx est la plus notable, [les économistes] ont traité les cycles comme un phénomène qui ne se superpose pas au cours normal de la vie capitaliste, et qui est logiquement pathologique ; il n'est jamais venu à l'esprit à la majorité d'entre eux de voir dans les cycles économiques un matériau propre à édifier la théorie fondamentale de la réalité capitaliste" (Schumpeter, 1954, III, p 498). Dans cette perspective, ils se rejoignent tous deux dans une quasi-impuissance à modifier le cours de l'histoire. Schumpeter doutera de l'utilité du New Deal comme solution à la crise des années 1930. Quant à Braudel, il écrit à propos de la crise actuelle : " sommes-nous entrés dans la branche descendante d'un Kondratieff ? Ou bien dans une descente plus longue encore, une descente séculaire²⁶ ? Et, dans ce cas, les moyens que l'on emploie, au jour le jour, pour juguler la crise ne sont-ils pas l'illusion des illusions ? En effet, tout renversement séculaire est une crise de structure qui ne peut être résolue que par une démolition et reconstruction structurelles." (Braudel, III, 1979, p 535). La différence essentielle au-delà d'un constat réside selon Schumpeter dans la capacité des entrepreneurs à enclencher une nouvelle expansion, la dépression ayant tout de même comme fonction d'assainir le tissu économique ; ces deux éléments formant ce qu'il appellera la destruction créatrice.

Néanmoins, l'avènement du capitalisme s'accompagne d'une question des plus actuelles, celle de la croissance. Or, elle participe à la dynamique de l'économie : "Quelles que soient les modalités de la croissance, son mouvement soulève l'économie, comme le flot montant les bateaux échoués à marée basse" (Braudel, II, 1979, p512). La croissance moderne²⁷, en

²⁶ Braudel (III, 1979, p 61) évoque des trend séculaires. L'Europe en aurait ainsi connue 4 depuis le XII^e siècle.

²⁷ Il ne faut pas entendre croissance uniquement par une augmentation des richesses sur une période longue. La croissance "désigne dans la langage d'aujourd'hui "un processus complexe d'évolution de longue durée."" (Braudel, III, 1979, p 510). Braudel cite et se réfère à Kuznets. Pour celui-ci, la croissance moderne résulte "*de l'augmentation de la somme des connaissances utiles engendrée par la science et, d'autre part, l'aptitude de la société, sous l'aiguillon de l'idéologie moderne, à transformer ses institutions afin de réaliser la croissance que permet l'accumulation de connaissances*". (Kuznets, *Notes sur le décollage*, 1972, p 248). La "croissance moderne" étant un processus dynamique, différent de la "croissance traditionnelle" ("*l'évolution des économies avant le XVIII^e siècle et ou à la croissance des parties du monde qui n'ont pas commencé à faire usage des techniques modernes*") du passage d'une économie vraisemblablement agricole et composée de petites unités de production vers un système social de production de plus grande ampleur, industriel, où la population est devenue essentiellement urbaine, plus ouverte sur l'extérieur et qui consacre une part plus importante de la richesse créée à la formation de capital."

devenant continue, rompt ainsi avec les à-coups, les pannes de la croissance traditionnelle. Chez Braudel, elle dépasse le capitalisme. En effet, la Révolution industrielle constitue l'accélération de l'industrialisation (Braudel, III, 1979, p 510). Or la croissance continue repose sur l'industrialisation. Braudel constate ainsi que "La croissance est devenue continue, c'est le miracle des miracles. Elle ne s'interrompt jamais totalement, même en période de crise." (Braudel, III, 1979, p 511). Mais, ce n'est pas au début de la Révolution industrielle que cette transformation a lieu ; la "continuité" ne survient que vers 1850. (Braudel, III, 1979, p 512). Le temps doit avoir fait son œuvre. "Pour qu'il y ait croissance continue, il faut que le temps long, accumulateur de lents progrès, ait déjà fabriqué, "ce qui rend la croissance économique possible" et qu'à chaque aléa de la conjoncture, un nouveau moteur tenu en réserve, prêt à tourner, puisse se substituer à celui qui tombe ou va tomber en panne. La croissance continue, c'est une course de relais, mais qui ne s'arrêterait pas." (Braudel, III, 1979, p 512). Braudel rejoint d'autres conclusions de Simon Kuznets. Avant 1750, l'usure du capital fixe s'avère rapide. "Autant dire, en exagérant, que la Révolution industrielle a été avant tout une mutation du capital *fixe*, un capital dès lors plus coûteux, mais beaucoup plus durable et perfectionné, qui changera radicalement les taux de productivité." (Braudel, II, 1979, p 287). Cet élément explique ainsi en partie la prégnance du capitalisme d'hier dans les activités marchandes (Braudel, II, 1979, p 288).

De son côté, Schumpeter entrevoit le rôle de l'entrepreneur comme vecteur d'une réponse créative et non simplement passive à l'existant. "We may bring this element within the range of our list of factors of growth by observing that it links up with "quality of the human material" and in particular with "quality of leading personnel". And since creative response means, in the economic sphere, simply the combination of existing productive resources in new ways or for new purposes, and since this function defines the economic type that we call the entrepreneur, we may reformulate the above suggestions by saying that we would recognize the importance of, and systematically inquire into, entrepreneurship as a factor of economic growth" (Schumpeter, 1947b, p 239). Ici, le moteur de l'expansion, à la différence de Braudel, est clairement identifié : l'existence de leader entraînant les autres membres de la société. Chaque cycle Kondratieff est amorcé par des grappes d'innovations et donc des troupes d'entrepreneurs. La révolution est récurrente... tant que le capitalisme survit. Ici, le changement, l'évolution s'est peu à peu normalisé bien qu'il existât auparavant, y compris dans des sociétés en apparence peu mobiles. L'histoire économique du "8^e au 16^e siècle" (Schumpeter, 1946, p 191) montre les éléments vecteurs de transformation. "Far from being stationary or tradition-bound or hostile to economic activity, the medieval world offered plenty of opportunity for rudimentary entrepreneurial venture. Success and failure taught their lessons. And each lesson produced an increment of capitalist practice and capitalist spirit alike." (Schumpeter, 1946, p 191).

Le point de convergence entre Schumpeter et Braudel réside sur un capitalisme qui change, qui se modifie, tout en montrant des "permanences" : "au travers cette grande mutation [la Révolution industrielle], le capitalisme est resté, pour l'essentiel, semblable à lui-même. La règle n'est-elle pas, pour lui et par nature, de se maintenir par le changement même ?" écrit Braudel (III, 1979, p 538). Néanmoins les deux auteurs s'accordent pour dire que le changement ne va pas soi ; des résistances existent liées à la civilisation, la culture, mais aussi aux conditions d'existence chez Braudel. La faible productivité caractéristique d' "une population paysanne aussi nombreuse, proche d'une économie de subsistance, obligée de travailler sans relâche pour supporter les contrecoups de fréquentes mauvaises récoltes et pour payer ses multiples redevances, s'enferme dans ses tâches et préoccupations quotidiennes. A peine peut-elle bouger. Ce n'est pas dans un pareil milieu qu'on imaginera la facile

propagation du progrès technique ou le risque accepté de nouvelles cultures ou de nouveaux marchés." (Braudel, II, 1979, p 295).

Ainsi, tout le monde ne gagne pas au changement ou de la même façon. Néanmoins, avec l'extension du capitalisme Schumpeter évoque une possible disparition de la pauvreté : "si le capitalisme renouvelait pendant un demi-siècle, à partir de 1978, sa performance antérieure, il éliminerait du même coup, même à l'égard des couches de la population les plus déshéritées (abstraction faite des seuls cas pathologiques), tous les symptômes de la pauvreté telle qu'elle est définie selon nos critères actuels" (Schumpeter, 1947, p 94). C'est une erreur de croire que "the majority of people is poor *because* a minority is rich" (Schumpeter, 1946, p 204). La croissance de la richesse profite en effet à tous voire peut-être davantage aux plus modestes. Schumpeter rejoint ainsi une approche récurrente chez les libéraux et notamment chez Adam Smith. Le système capitaliste nécessairement inégalitaire, peut certes engendrer une paupérisation relative, mais surtout un "effet percolateur" (trickle-down) c'est-à-dire une croissance de la disponibilité des biens et services pour tous, cependant pas obligatoirement dans les mêmes proportions ni au même moment.

Certes, les inégalités persistent ; voire sont nécessaires chez Schumpeter. Ainsi la perspective d'un profit élevé attire des entrepreneurs ; néanmoins les fruits récoltés ne seront pas forcément en relation avec l'énergie dépensée. Ceux qui réussiront seront admis dans la classe bourgeoise. Cette classe se renouvelant telle les chambres d'un hôtel. "En réalité les classes supérieures de la société ressemblent à des hôtels qui certes sont toujours pleins, mais dont la clientèle change sans cesse ; elles se recrutent dans les classes populaires bien plus que beaucoup d'entre nous ne veulent en convenir. Par là s'ouvre à nous un champ nouveau de problèmes, dont l'analyse nous montrera la nature véritable de l'économie capitaliste de concurrence et la structure de la société capitaliste" (Schumpeter, 1935, p 226). Les perspectives de mobilité sociales ascendantes constituent donc une réalité et une caractéristique fondamentale du capitalisme.

Braudel ne conteste pas le renouvellement des dominants. Mais le mouvement semble moins rapide que ne l'atteste Schumpeter²⁸. Les capitalistes sont capables de changer d'activité. Bref, ils agissent. Cependant, l'impression dans les écrits de l'économiste est qu'une fois atteint la classe bourgeoise, les individus cessent d'être acteur pour devenir agent. En effet, la destruction créatrice se poursuit, à l'avantage de la société. En effet, le capitalisme engendre un progrès social, notamment pour les plus modestes. Braudel n'adhère pas d'emblée à ce schéma. L'économie mondiale est composée d'économie-mondes, espaces hiérarchisés et inégaux (Braudel, III, 1979, p 16). Le centre constitue ainsi un espace privilégié au regard de la périphérie, tant d'un point de vue social que démocratique. Bref, le capitalisme ne rime pas forcément avec un progrès généralisé. Ainsi la Révolution industrielle a eu un coût humain élevé : "Deux générations ont été sacrifiées à la création d'une base industrielle." (Pollard et Crossley, cité par Braudel, III, 1979, p 533). Mais, "A qui la faute ? Ni à l'industrialisation, ni au capitalisme en train d'escalader les sommets de la richesse, ni même à la guerre, ni à la conjoncture qui est une enveloppe, mais à tout cela à la fois." (Braudel, III, 1979, p 534). Le progrès ne survient que lorsque la croissance est continue. Il faudra attendre 1850 pour que

²⁸ Braudel ne critique pas directement Schumpeter mais Henri Pirenne qui évoque une durée de vie des familles marchandes de 2 ou 3 générations. Chiffre que reprend Schumpeter sans en mentionner l'origine. "It is one of the outstanding characteristics of the social structure of capitalism that its "higher" strata incessantly lose members to, and incessantly recruit themselves from, its "lower" strata and that this incessant rise and fall in general proceeds relatively quickly : *the slogan "three generations from overalls to overalls" expresses a great deal of truth.*" (Schumpeter, 1946, p 201, nous soulignons).

cela soit une réalité selon Braudel à l'exception des XII^e et XIII^e où la croissance s'accompagne d'une hausse de la richesse par habitant (Braudel, III, 1979, p 535).

Des "moteurs" différents

Si Schumpeter (1954, II, p 93) critique les théories "étapistes"²⁹, il décoche aussi quelques flèches à Weber et à sa théorie de l'éthique protestante comme vecteur du capitalisme. Il rejette ainsi une explication weberienne de la genèse de l'Ordre capitaliste à partir d'un nouvel esprit : "no new social, cultural, spiritual world had to emerge in order to make it possible" (Schumpeter, I, 1939, p 229). Braudel critique aussi, dès qu'il en a l'occasion, les explications "idéalistes", ""qui [font] du capitalisme l'incarnation d'une certaine mentalité" (Braudel, III, 1979, p 474). Sombart et Weber sont à de multiples occasions victimes de son ire : "Quant à parler, comme le fait Sombart, d'un esprit capitaliste qui coïnciderait avec les lignes directrices de la religion d'Israël, c'est rejoindre l'explication protestante de Max Weber, avec d'aussi bons et d'aussi mauvais arguments." Dès lors, "les Juifs n'ont certainement pas inventé le capitalisme, à supposer (ce que je ne crois pas davantage) que le capitalisme, ait été inventé tel jour, en tel lieu, par telles ou telles personnes." (Braudel, II, 1979, p 173). Schumpeter rejoint ces deux auteurs dans le camp des "idéalistes" : "Faut-il, pour autant, attribuer à nos acteurs un "esprit" qui serait la source de leur supériorité et les caractériserait une fois, pour toutes, qui serait calcul, raison, logique, détachement des sentiments ordinaires, le tout au service d'un appât effréné du gain ?" (Braudel, II, 1979, p 472). Selon Braudel non. "Le capitaliste peut-il avoir, en sa personne, toutes ces qualités et toutes ces grâces ? Dans notre explication, choisir, pouvoir choisir – ce n'est pas, à chaque occasion, discerner d'un œil d'aigle la bonne voie et la meilleure réponse. Notre acteur, ne l'oublions pas, est installé à un palier de la vie sociale et, le plus souvent, il a sous les yeux les solutions, les conseils, la sagesse de ses pareils. Il juge à travers eux. Autant que de lui-même, son efficacité dépend du point où il se trouve, au confluent ou à la marge des flux essentiels de l'échange et des centres de décisions – lesquels, justement, à toute époque, ont leur localisation précise." (Braudel, II, 1979, pp 472-473). Néanmoins, cela ne signifie pas une adhésion de l'historien aux thèses "maximisatrices". "Ne croyons pas davantage que la *maximation*, si souvent dénoncée, des profits et des gains explique tout du comportement des marchands capitalistes." (Braudel, II, 1979, p 473). Schumpeter ne fait d'ailleurs pas de l'entrepreneur pionnier (à savoir de l'agent qui innove en premier, qui se trouve de fait à la tête de "la troupe") comme il est trop souvent répété, un être rationnel. Il agit plutôt par une envie de s'en sortir, une volonté de construire, un désir de créer quelque chose, un goût quasiment sportif pour les défis (Dannequin, 2004, p 12).

L'appropriation privée des connaissances, du progrès technique, du travail de l'entrepreneur constitue une nécessité pour l'évolution économique. La concurrence, chez Schumpeter, se caractérise donc par un processus de destruction créatrice, différente du mécanisme atemporel des néoclassiques et parfois assez proche du processus de découverte de Hayek selon J.Sapir. "Il s'agit d'un processus permettant la diffusion des innovations à travers la rivalité des acteurs, dans un univers qui est celui des échecs de marché. Des innovations déstabilisent les positions des différents acteurs, dont certains disparaissent, et se diffusent par un processus d'imitation." (Sapir, 2003, p 286). Schumpeter constate la permanence dans l'histoire de l'humanité d'individus capables d'innover, capables d'impulser des changements tout en

²⁹ Il s'agit ici d'historiens qui "essaient de ranger les états de la société en des séquences supposées nécessaires, au sens où chacun de ces états est la condition nécessaire et suffisante pour qu'apparaisse l'état qui vient à la suite". Il évoque ainsi List, Hildebrand... : "meilleur est l'historien, plus il répugne à ce genre de construction" (Schumpeter, II, 1954, p 93).

entraînant ses semblables. Ainsi, l'entrepreneur constitue un leader dans la société capitaliste. Au contraire, chez Braudel la marée des innovations monte jusqu'au capitalisme. Le capitalisme s'empare des innovations grâce à ses capitaux disponibles : "Les solutions nouvelles se créent même souvent en dehors d'eux, l'innovation venant plus d'une fois de la base. Mais elles se retrouvent presque automatiquement dans les mains des possesseurs de capitaux. Et, finalement, surgit un capitalisme rénové, souvent renforcé, aussi fringant et efficace que le précédent." (Braudel, III, 1979, p 540). L'entrepreneur-innovateur "à la Schumpeter" ne trouve pas grâce à ses yeux "par le grossissement de ses entreprises, par l'usage croissant du charbon, l'Angleterre a innové dans le domaine industriel. Mais ce qui pousse l'industrie en avant et qui probablement suscite l'innovation, c'est la forte montée du marché intérieur" (Braudel, II, 1979, p 478). On pourrait ainsi se demander si Braudel ne mettrait pas plutôt la demande en avant quand Schumpeter ne tendrait pas vers une économie de "l'offre".

Répetons le : la vision de l'entrepreneur, du "novateur de Schumpeter" (Braudel, III, 1979, p 541) comme fondement du changement est rejetée par Braudel. Plutôt que de confier à l'initiative individuelle le soin d'expliquer le développement du capitalisme, il lui préfère la conjoncture, les mouvements d'ensemble, les structures sociales et économiques. La Révolution industrielle constitue en quelque sorte, une accélération d'un processus plus vaste, l'industrialisation (Braudel, III, 1979, p 510). Il aime d'ailleurs évoquer de façon récurrente une image maritime : "Je crois à ces mouvements de marée qui rythment l'histoire matérielle et économique du monde, même si les seuils favorables ou défavorables qui les engendrent, fruits d'une multitude de rapports, restent mystérieux" (Braudel, III, 1979, p 535). Le processus capitaliste s'explique essentiellement par des circonstances, une conjoncture favorable. 3 éléments sont mis en avant par Braudel (II, 1979, pp 727-728) :

1. Une économie de marché vigoureuse. Cette condition étant nécessaire mais pas suffisante.
2. La complicité de la société. "une société accueille les antécédents du capitalisme quand, hiérarchisée d'une façon ou d'une autre, elle favorise la longévité des lignages et cette accumulation continue sans laquelle rien ne serait possible."
3. Enfin, "rien ne serait possible, en dernière instance, sans l'action particulière et comme libératoire du marché mondial. Le commerce au loin n'est pas tout, mais il est le passage obligatoire à un plan supérieur du profit."

Finalement ce n'est pas la figure de l'entrepreneur que retient Braudel dans son évocation de la Révolution industrielle, mais celle de... l'industriel, véritable organisateur indépendant de la production. "Cette indépendance devient le signe des temps nouveaux. La division du travail s'est finalement achevée entre l'industrie et les autres secteurs d'affaire. Les historiens disent que c'est l'avènement du capitalisme industriel; et j'en suis d'accord. Mais ils avancent aussi qu'alors commence le vrai capitalisme. C'est certes beaucoup plus discutable. Car y a-t-il un "vrai" capitalisme ?" (Braudel, III, 1979, p 518). On retrouve ici un point de convergence entre les deux auteurs. En effet, l'évolution chez Schumpeter, le "progrès non neutre" chez Braudel³⁰, s'accompagne d'une spécialisation des individus ; ces derniers occupent moins de fonctions. "La règle jusque-là, c'était en Angleterre comme sur le continent, l'indivision des tâches dominantes : le négociant tenait tout dans sa main, à la fois marchand, banquier,

³⁰ "il faut regretter l'abandon presque complet du mot *progrès*. Il avait à peu près le même sens que développement et on distinguait, de façon commode (pour nous historien), le progrès *neutre* (c'est-à-dire sans rupture des structures en place) et le progrès *non neutre*, dont la poussée faisait craquer les cadres à l'intérieur duquel il se développait. Aussi bien, sans s'attarder à des arguties de vocabulaire, peut-on avancer que le développement, c'est le progrès *non neutre* ? Et taxer de progrès *neutre* l'afflux de richesse que le pétrole vaut au Koweït ? Ou l'or du Brésil au Portugal de Pombal ?" (Braudel, III, 1979, p 259).

assureur, armateur, industriel..." (Braudel, III, 1979, p 516). Schumpeter n'hésite pas à remonter plus loin pour avancer la même idée : "Dans l'activité universelle du chef d'une horde primitive il est difficile de séparer les éléments de l'entrepreneur des autres éléments" (Schumpeter, 1935, p 109). Alors que ... "we have little difficulty in identifying entrepreneurship in the times of competitive capitalism. The entrepreneur will there be found among the heads of firms, mostly among the owners. Generally, he will be the founder of a firm and of an industrial family as well. In the times of giants concern the question is often as difficult to answer as, in the case of a modern army, the question who is the leading man or who really won a given battle" (Schumpeter, 1939, I, p 103).

Néanmoins, le mouvement ne peut se poursuivre jusqu'à une spécialisation absolue comme au sein du travail à chaîne où l'ouvrier/opérateur n'accomplit qu'une seule tâche, la plus "simple" (et surtout productive) possible. "Nobody ever is an entrepreneur all the time, and nobody can ever be only an entrepreneur. This follows from the nature of the function, which must always be combined with, and lead to, others. A man who carries out a "new combination" will unavoidably have to perform current nonentrepreneurial work in the course of doing so, and successful enterprise in our sense will normally lead to an industrial position which thenceforth involves no other functions than those of managing an old firm" (Schumpeter, 1939, I, p103).

Chez Braudel, le processus de spécialisation dans le sphère capitaliste n'est pas une fin en soi, n'est pas définitif. Ainsi, la division croissante du travail, des fonctions la modernisation s'opère de bas en haut (Braudel, II, 1979, p 446). Si, au XIXe, "après le premier boom du machinisme, le très haut capitalisme est revenu à l'éclectisme, à une sorte d'indivisibilité comme si l'avantage caractéristique de se trouver en ces points dominants était précisément, aujourd'hui comme au temps de Jacques Coeur, de n'avoir pas à s'enfermer dans un seul choix. D'être éminemment adaptable, donc non spécialisé." (Braudel, II, 1979, p 448).

Le capitalisme peut-il survivre ?

Ils en viennent tous deux à s'interroger sur la pérennité du système. "Le capitalisme peut-il survivre ?" demande Schumpeter en 1942. Dans un lointain écho, Braudel (III, 1979, p 543) reprend la même question : "Le capitalisme survivra-t-il ?" Cette fois, les deux hommes divergent, même si le doute point.

La réponse de Schumpeter est connue. "Non. Je ne crois pas qu'il le puisse" (Schumpeter, 1947, p 89). Poursuivant dans cette veine, il écrit dans un de ces derniers textes publiés : "nous nous sommes, à n'en pas douter, considérablement éloignés des principes du capitalisme de laisser-faire et aussi sur le fait qu'il est possible de développer et de réglementer les institutions capitalistes en sorte que les conditions de fonctionnement des firmes privées ne diffèrent plus guère de la planification socialiste authentique" (Schumpeter, 1950, p 438).

Néanmoins, il faut éviter toute conclusion hâtive quant à l'inéluctabilité du socialisme ou d'un déterminisme "téléologique" de l'évolution. Schumpeter se défend de prophétiser quoi que ce soit. "Je tiens enfin, et c'est là un point encore plus important, à préciser avec le maximum de netteté que je ne "prophétise" pas, ni ne prédis son avènement. Toute prédiction devient une prophétie extra-scientifique dès lors qu'elle vise à dépasser le diagnostic des tendances observables et l'énonciation des résultats qui se produiraient si ces tendances se développaient conformément à leur logique" (Schumpeter, 1950, p 434). D'ailleurs, n'écrit-il pas également

dans *Capitalisme, socialisme et démocratie* : "L'avenir peut fort bien révéler que la période 1930-1940 aura assisté aux derniers rôles du capitalisme – et la guerre 1940-1945 aura, bien entendu, grandement accru les chances d'une telle éventualité. Néanmoins, il est possible que les choses ne se passent pas de la sorte. En tout cas, il n'existe pas de raisons *purement économiques* interdisant au Capitalisme de franchir avec succès une nouvelle étape : c'est là tout ce que j'ai entendu établir." (Schumpeter, 1947, note 1, p 222). En effet, l'horizon socialiste ne résulte pas d'une moindre efficacité économique, mais d'une modification des valeurs, bref d'un changement de civilisation³¹ : "le capitalisme produit des changements psychologiques, moraux et politiques, changements d'*habitudes* et d'*attitudes*, qui ont pour effet de *tendre vers le socialisme*" (Schumpeter, 1931, p 404). Il écrira plus tard. " Le processus capitaliste rationalise le comportement et les idées et, ce faisant, chasse de nos esprits, en même temps que les croyances métaphysiques, les notions romantiques et mystiques de toutes natures. Ainsi, il remodèle, non seulement les méthodes propres à atteindre nos objectifs, mais encore les objectifs finaux eux-mêmes /.../ la civilisation capitaliste est rationaliste et "anti-héroïque", ces deux caractéristiques allant, bien entendu de pair. /.../ l'idéologie qui glorifie le "combat pour le combat" et la "victoire pour la victoire" s'étiole vite, on le conçoit sans peine, dans les bureaux où les hommes d'affaires compulsent leurs colonnes de chiffres" (Schumpeter, 1947, p 175). En partie sous l'influence des intellectuels³², l'opinion publique rejette peu à peu le capitalisme. La volonté individuelle et la possibilité de nouveauté d'entreprise cèdent la place à la bureaucratie.

Quant à l'historien ... "le capitalisme ne peut s'effondrer de lui-même, par une détérioration qui serait "exogène" ; il faudrait pour un tel effondrement un choc extérieur d'une extrême violence et une solution de remplacement crédible. Le poids gigantesque d'une société et la résistance d'une minorité dominante sur le qui-vive, dont les solidarités sont aujourd'hui mondiales, ne se basculent pas aisément avec des discours et des programmes idéologiques, ou des succès électoraux momentanés." (Braudel, III, 1979, p 543). Il n'exclut d'ailleurs pas un renforcement économique du capitalisme une fois la crise actuelle passée. Néanmoins, dans le tome précédent, une nouvelle critique de Weber le conduit à ne pas conclure à un capitalisme comme fin de l'histoire. "Aujourd'hui la mort, ou pour le moins des mutations en chaîne du capitalisme n'ont rien d'improbable. Elles sont sous nos yeux. En tout cas, il "ne nous apparaît plus comme le dernier mot de l'évolution historique."" (Braudel, II, 1979, p 707).

D'un point de vue plus "mondial" et en écho avec son analyse en terme d'économies-monde, le capitalisme ne "prend" pas de la même façon partout. Il a connu un terrain favorable en Europe parce que les circonstances politiques, économiques et sociales lui ont permis une expansion. "L'Europe a eu une haute société au moins double, qui, malgré les avatars de l'histoire, a pu développer ses lignages sans difficultés insurmontables, n'ayant devant elle ni la tyrannie totalisante, ni la tyrannie du prince arbitraire. L'Europe favorise ainsi l'accumulation patiente des richesses et, dans une société diversifiée, le développement de forces et hiérarchies multiples dont les rivalités peuvent jouer dans des sens très divers. En ce qui concerne le capitalisme européen, l'ordre social fondé sur la puissance de l'économie a sans doute profité de sa position seconde : par contraste avec l'ordre social fondé sur le seul privilège de la naissance, il s'est fait accepter comme étant sous le signe de la mesure, de la sagesse, du travail, d'une certaine justification. La classe politiquement dominante accapare

³¹ "At any given time, every nation has a certain class structure and a certain civilization. The concept of a civilization comprises a system of beliefs, a schema of values, an attitude to life, a state of arts, and so on" (Schumpeter, 1948, p 429).

³² Cf. Dannequin, 2004, pp 22-23.

l'attention, comme les pointes qui attirent la foudre. Le privilège du seigneur a ainsi, plus d'une fois, fait oublier le privilège du marchand." (Braudel, II, 1979, p 723).

Par analogie et en cédant à une extrapolation hâtive, on pourrait ainsi croire à un probable succès du capitalisme chinois, et ce d'autant plus que le passé a déjà fourni des éléments en ce sens (technologie, vastes marchés etc.), accompagné d'un déclin du capitalisme européen voire américain. Le basculement du monde se faisant dès lors sous nos yeux.

CONCLUSION

Bref, on le voit l'économie ne suffit pas à appréhender le capitalisme : "La pire des erreurs c'est encore de soutenir que le capitalisme est "un système économique", sans plus, alors qu'il vit de l'ordre social, qu'il est adversaire ou complice, à égalité (ou presque) avec l'Etat, personnage encombrant s'il en est – et cela depuis toujours ; qu'il profite aussi de tout l'appui que la culture apporte à la solidité de l'édifice social, car la culture, inégalement partagée, traversée de courants contradictoires, donne malgré tout, en fin de compte, le meilleur d'elle-même au soutien de l'ordre en place ; qu'il tient les classes dominantes qui, en le défendant, se défendent elles-mêmes." (Braudel, III, 1979, p 540). Dans la même veine, Braudel écrit que "la Révolution industrielle, met tout en cause, société, économie, structures politiques, opinion publique, et tout le reste." (Braudel, III, 1979, p 481). Schumpeter se fera de plus en plus penseur de la société en intégrant la politique, la sociologie, voire la science politique. *Capitalisme, socialisme et démocratie* en constitue l'acmé. Après tout, la fin possible du capitalisme repose sur des facteurs essentiellement sociologiques³³ liée notamment à l'extension de la bureaucratisation. Schumpeter considère plutôt l'Etat comme un obstacle à l'expansion du capitalisme. Ainsi, face aux récriminations du public le gouvernement peut exercer des mesures limitant l'expansion des activités capitalistes ; en témoigne cette (longue) citation. "the public mind /.../ reacted to the phenomena of capitalism in much the same way as it does in our time ; it cried out against usury, speculation, commercial and industrial monopolies, cornering of commodities and other abuses, and the arguments used were, both in their common-sense content and in their one-sidedness, neither much worse nor much better than are the popular arguments of the 20th century. Government reacted in sympathy. They dealt with practical problems that presented themselves by means of regulations, the technical and administrative shortcoming of which must not be allowed to obliterate a fundamental similarity of intention with those of more recent times. This applies also to the extensive labour legislation of that epoch such as the Elizabethan Statute of Apprentices and Poor Law³⁴ which, on the one hand, continued an old tradition and, on the other hand, embodied ideas so "moderne" as index wages and arbitration." (Schumpeter, 1946, p 190).

³³ Michel Beaud s'inspire d'ailleurs des deux auteurs : "le capitalisme ne peut être lu ni comme un "mode de production" s'inscrivant dans l'infrastructure productive, ni comme un simple "système économique" ; car il s'inscrit d'emblée dans les dimensions du social, du politique et de l'idéologique. Ce n'est pas non plus un acteur capable de vouloir, de planifier, de choisir. C'est une logique sociale complexe qui, portée par une multitude d'acteurs, se traduit par des dynamiques, des engrenages, des spirales, des blocages et des crises - crises que nul n'a voulues, même si ceux qui ont contribué à leur survenue sont innombrables. Une logique sociale qui engendre une totalité, une totalité sociale à la fois territorialisés et mondiale" (M. Beaud, 2000, p 82).

³⁴ Robert Castel (1999, p 82) évoque les politiques du XVI^e siècle ("ordonnance de Moulin de 1556, poor laws anglaise de la seconde moitié du XVI^e siècle aboutissant à la grande loi élisabéthaine de 1601."). Il poursuit sur l'évocation du grand enfermement du XVII^e qui "doit se lire en continuité et non en rupture par rapport aux politiques du XVI^e siècle, dont il représente une phase d'organisation ultérieure plus élaborée" (Castel, 1999, p 83). On peut s'interroger sur le caractère "anti capitaliste" de telles politiques : elles véhiculent davantage une incitation à un travail forcé, ordonné et contrôlé, anticipant la généralisation du salariat aspect essentiel du capitalisme industriel.

Schumpeter se démarque de Braudel par la volonté d'identifier le "moteur" endogène de la société capitaliste dans l'individu ou plus exactement dans un groupe d'individus exceptionnels. De son côté, Braudel attribue le mouvement aux structures, à la conjoncture. Tous deux expliquent mal la genèse de la société capitaliste. Finalement, elle résulte d'une modification de la fonction sociale attaché à un prestige, à l'accès à une position sociale élevée. Ainsi, elle attire des individus "doués".

Cependant, la question du basculement du monde vers une société dominée par le capitalisme n'est pas complètement élucidée. L'idée d'une masse critique avancée par D. Landes constitue une piste évoquée par divers auteurs³⁵ à laquelle Braudel souscrit sous certaines conditions. "Quand David Landes décrit la Révolution industrielle comme la constitution d'une masse critique aboutissant à une explosion révolutionnaire, l'image est bonne, mais il est bien entendu que cette masse a dû se construire d'éléments divers et nécessaires et par une lente accumulation. Au détour de nos raisonnements, le temps long, chaque fois, réclame son dû." (Braudel, III, 1979, p 465). Chez Schumpeter, il faudrait donc une masse critique d'entrepreneurs : une troupe suffisante engendrant une grappe d'innovations "importantes".

La vision braudélienne se veut "mondiale". Néanmoins, les deux visions convergent sur la nécessité d'appréhender le changement sociétal sur la longue période. A saisir la société à long terme, l'image d'un mouvement incessant disparaît. Restent des permanences : le capitalisme repose pour exister sur le changement. Mais ce qui est nouveau est sans doute que les capitalistes acquièrent une importance considérable au XIX^e et par la suite. Sans doute parce que la croissance économique devient continue. Dans une perspective braudélienne, la modernité repose sur la remise en cause des "limites du possible" (Braudel, III, 1979, p 512). "La croissance moderne commence quand le plafond ou la limite ne cessent ou de s'élever ou de s'éloigner. Ce qui ne veut pas dire qu'un plafond, un jour, ne se reconstituera pas." (Braudel, III, 1979, p 513). Or, au risque de passer pour un tenant de la mode "verte", la possibilité du développement de l'économie-monde asiatique pourrait se concrétiser par la généralisation d'une consommation destructrice de l'environnement et de l'homme. Peut-on alors imaginer un développement durable et une croissance durable ?

Quant à la théorie schumpetérienne, elle trouve sans doute une influence dans la "politique d'esprit d'entreprise" qui apparaît comme le nouvel élément miracle pour sortir de la croissance molle européenne et des nouvelles questions sociales. Les autres politiques requises reposent à la suite des "grands scandales" comme Enron, Parmalat etc. sur l'incantation à davantage de transparence. C'est oublier les écrits de Braudel montrant la normalité de la fraude, de la manipulation, de la volonté de contourner les règles "souvent paralysantes" du marché traditionnel (qu'il ne définit d'ailleurs pas vraiment). Il évoque ainsi le terme de "contre-marché" (Braudel, 1985, p 56). Songeons ainsi aux actions de lobbying

³⁵ "Le concept "d'état de masse critique", emprunté à la physique, a été pour la première fois appliqué au problème de la Révolution industrielle par D. S. Landes en 1961, puis repris par F. Crouzet ; il trouve son expression la plus explicite chez P. Lebrun dans un ouvrage sur la révolution industrielle belge." Par cette expression, nous voulons signifier qu'un système déterminé, une société, caractérisée par une structure, peut se modifier sous l'action d'événements internes ou externes, aux effets normalement cumulatifs, vers un état dont la masse devient critique. En pareille occurrence, la tendance normale vers une position d'équilibre cède la place à une situation d'instabilité génétique, comme si l'équilibre, perdant de plus en plus sa stabilité, perdait corrélativement de sa prégnance. A ce moment, un choc déterminé – il y en a toujours, mais non toujours prolongés des suites notoires – déclenchera un processus en chaîne, entraînant par une suite de réactions dont, en histoire l'imitation sera souvent la trame, l'apparition d'une nouvelle structure, grosse d'un nouvel équilibre stable." (Verley, 1997, pp 374-375). F. Crouzet explique ainsi qu'une multitude de petits avantages ont permis à l'Angleterre d'atteindre la masse critique que n'a pas atteint la France à la fin du XVIII^e siècle (Asselain, 1984, p 103).

destinées à changer les règles, le droit, à stigmatiser les "conservateurs" réfutant "la"réforme, empêchant ainsi aux leaders d'agir. Songeons aux liens étroits (le terme interpénétration³⁶ est sans doute plus adéquat) entre politique et économie, en particulier entre les grandes entreprises et l'Etat en France. Songeons enfin aux innovations financières et aux paradis fiscaux, aux capitaux illégalement placés ailleurs, heureux bénéficiaire d'une amnistie fiscale ou d'une cécité de la justice³⁷. Le thème de l'éthique et de la morale ne est pas loin³⁸. Bien entendu, il ne s'agit pas ici d'évoquer dans une vision hollywoodo-bushienne le "bien" ou le "mal", les "méchants" ou les "gentils". (Cf. note 33 et la citation de Michel Beaud.). Il nous semble néanmoins, que le capitalisme et ses agents s'attachent surtout à rendre le salarié transparent, conforme aux desiderata de l'organisation (cf. Jorda, 1999). Ainsi, les objectifs, les entretiens d'autoévaluation, les nouvelles technologies sont autant de moyens de connaître, de contrôler en vue d'une plus grande efficacité ceux qui désormais sont des collaborateurs. Le manager innove ainsi en matière de direction des ressources humaines.

Les deux approches participent aux questionnements du rôle de l'individu (acteur ? agent ?) et ses possibilités de peser sur le monde. La lutte n'est pas inutile, nous dit Braudel (Braudel, II, pp 594-595), "l'échec est moins complet qu'il n'y paraît. Le paysan est toujours durement ramené à l'obéissance, c'est exact, mais des progrès ont plus d'une fois été acquis au terme de ces rébellions." L'impression d'être "en prison" persiste ou plutôt d'être une simple coquille de noix embarquée sur l'océan. "L'économie a eu son mot à dire ; la politique a eu son mot à dire ; la société a eu son mot à dire ; la culture et la civilisation ont eu leur mot à dire. Et l'histoire aussi qui décide souvent en dernier ressort des rapports de force." (Braudel, II, 1979, p 474). On n'ose demander si l'individu a eu "son mot à dire"... Le "salut" ne réside pourtant pas chez Schumpeter, malgré une tendance plus individualiste. Ceux qui agissent et peuvent agir ne sont pas légions ; ils bénéficient de l'héritage biologique de leurs parents. Finalement, le sentiment d'un certain déterminisme des destins individuels persiste pour le plus grand nombre chez les deux auteurs. Mais la dynamique sociétale s'avère plus ouverte que dans certaines approches par trop déterministes ou étapistes.

Reste à mesurer la pertinence de cette conclusion et dès lors à chercher ailleurs des éléments plus convaincants³⁹ qui permettront un dépassement du débat récurrent individualisme méthodologique versus holisme. L'obstacle réside sans doute sur une certaine idéologie qu'il faudra dépasser pour essayer d'avancer : "reconnaître que les marchands [au Moyen Age] sont raisonnables, ce n'est pas pour autant justifier les thèses libérales ; c'est simplement reconnaître aux marchands, comme à tout homme, la possibilité d'être intelligent et, surtout, la faculté de penser par lui-même, de s'affranchir des autres, d'être autonome." (Jorda, 2002, p 44).

³⁶ Cf. Olivier Toscer, Argent public, fortunes privées, *Le Monde Diplomatique*, Décembre, 2003, pp 4-5.

³⁷ 95 % des délits financiers sont impunis selon Eva Jolly in P. Laporte, La démocratie ? J'achète, *Casseurs de Pub*, hors série n°5, novembre 2003, pp 35-36.

³⁸ Cf. F. Lordon, *Et la vertu sauvera le monde... Après la débâcle financière, le salut par l'"éthique" ?*, Raisons d'Agir, 2003.

³⁹ Par exemple et sans prétention d'être exhaustif Chez Norbert Elias, Pierre Bourdieu.... D'ailleurs ce n'est sans doute pas un hasard si les régulationnistes évoquent ce dernier. Il faudrait rebondir et réaffirmer ce qu'avance Schumpeter : "Nous ne pouvons rien pour ceux qui sont incapables de comprendre que l'individualité est un fait social et que la sphère psychique relève de faits objectifs, ou pour ceux qui ne veulent pas renoncer au jeu des oppositions vides entre individuel et social, subjectif et objectif" (Schumpeter, 1927, p 219).

BIBLIOGRAPHIE

- Beaud M., (1997), *Le basculement du monde. De la terre, des hommes et du capitalisme*, La découverte/poche, 2000.
- Braudel F., (1979) *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e – XVIII^e siècle. Tome 2. Les jeux de l'échange*, Le Livre de poche, 1993.
- Braudel F., *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e – XVIII^e siècle. Tome 3. Le temps du monde*, Armand Collin, 1979.
- Braudel F., *La dynamique du capitalisme*, Champs, Flammarion, 1988, 1^{ère} édition, 1985.
- Castel R. (1995) *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, 1999, Folio essais, Gallimard.
- Dannequin F., *La Dynamique du Capitalisme chez Schumpeter. Quel Héritier pour l'Ordre Capitaliste ?*, *Communication au Colloque LAME Les Transformations du Capitalisme Contemporain*, 31 mars-1^{er} avril-2 avril, 2004, Faculté des Sciences économiques et de Gestion de Reims Champagne-Ardenne.
- Jorda H., *Travail et discipline. De la manufacture à l'entreprise intelligente*, L'Harmattan, 1999.
- Jorda H., *Le Moyen Age des Marchands. L'utile et le nécessaire*, L'Harmattan, 2002.
- Lakomski-Laguerre O., *Les institutions monétaires du capitalisme. La pensée économique de J. A. Schumpeter*, L'Harmattan, 2002.
- Sapir J. (2000) *Les trous noirs de la science économique. Essai sur l'impossibilité de penser le temps et l'argent*, points, Seuil, 2003.
- Schumpeter J. A. (1926 seconde édition anglaise) *Théorie de l'évolution économique. Recherches sur le profit, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture*, Dalloz, 1935.
- Schumpeter J. A., (1927) *Les classe sociales en milieu ethnique homogène*, in *Impérialisme et classes sociales*, Champs Flammarion, 1984, pp 155-227.
- Schumpeter J. A. (1931) *Les possibilités actuelles du socialisme*, in Schumpeter J. A. (1947 deuxième édition), *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Payot, 1990, pp 403-432.
- Schumpeter J. A., *Business cycles. A theoretical, historical, and statistical analysis of the capitalist process*, volume I, Mc Graw-Hill Book Company, New York and London, 1939.
- Schumpeter J. A., (1946), *Capitalism*, in R. V. Clemence (éditeur), *Essays on entrepreneurs, innovations, business cycles, and the evolution of capitalism*, Transaction Publishers, 2003, pp 189-210.
- Schumpeter J. A. (1947 deuxième édition), *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Payot, 1990.
- Schumpeter J. A., (1947b) *Theoretical problems of growth*, In R. V. Clemence (éditeur), *Essays on entrepreneurs, innovations, business cycles, and the evolution of capitalism*, Transaction Publishers, 2003, pp 232-240.
- Schumpeter J. A., (1948), *Wage and tax policy in transitional states of society*, in Chapitre 11 Swedberg R. (ed) *Joseph. A. Schumpeter. The economics and sociology of capitalism*, Princeton University Press, Princeton, 1991, pages 429-437
- Schumpeter J. A., (1949), *American institutions and economic progress*, in Chapitre 12 Swedberg R. (ed) *Joseph. A. Schumpeter. The economics and sociology of capitalism*, Princeton University Press, Princeton, 1991, pages 438-444.
- Schumpeter J. A. (1954) *Histoire de l'analyse économique. Tome I : l'âge des fondateurs*, Gallimard, 1983.